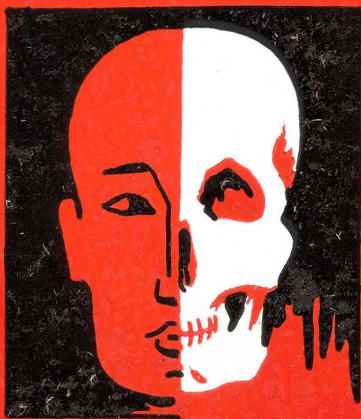


H. LAMBERT

COMPIÈGNE



DACHAU

PAR LE TRAIN DE LA MORT



ÉCRIT ET ÉDITÉ AU PROFIT EXCLUSIF
DES ŒUVRES SOCIALES du GROUPE LAMBERT

H. LAMBERT

Compiègne-Dachau
par le Train de la Mort

2 - 5 JUILLET
- 1944 -

A mes Amis du Groupe,

Plusieurs d'entre vous m'avaient bien souvent demandé de leur faire le récit de la tragédie du train de la mort. J'avais jusqu'à ce jour conservé le silence; mais la presse de ce début d'année, en nous apprenant la condamnation à mort de l'un des conducteurs du train, a remis cette affaire en vedette et a, par le même coup, déclenché le retour de votre part des sollicitations anciennes.

J'aurais aimé vous parler de choses moins macabres, mais puisque vous le voulez je suis donc obligé de m'exécuter, et je vais essayer de vous expliquer comment, sur un convoi de 2.300 détenus partis le 2 juillet 1944 de Compiègne, il n'en restait plus, le 5 juillet, à leur arrivée à Dachau, que 1.396 vivants.

H. LAMBERT

COMPIEGNE-DACHAU par le Train de la Mort

Mes chers Amis,

Pour bien vous faire comprendre comment un tel drame a pu se produire, il faut vous expliquer la façon dont s'effectuaient les transports de « l'antichambre » de COMPIEGNE, situé en réalité (ô ! cruelle ironie) à ROYAL-LIEU, faubourg de Compiègne, qui avait pour mission de centraliser les détenus venant de toutes les prisons de FRANCE et, à chaque fois que leur nombre atteignait 2.000 à 2.500, c'est-à-dire de quoi charger un train complet, un convoi était acheminé vers l'un des principaux camps allemands qui, lui, par la suite, faisait la répartition de cette main-d'œuvre entre les innombrables kommandos placés sous sa dépendance.

La veille du départ, toute la foule des détenus est rassemblée sur la grande place du camp. Elle comprend, ce 1er juillet 1944, un enfant de 12 ans et des vieillards de 70 à 80 ans, des boiteux, des bossus, des manchots et des bancals, des aveugles et des paralytiques, la plupart incarcérés sur l'objet de dénonciations et, pour beaucoup, de simple suspicion de la part de l'autorité allemande. Toutes les classes de la société s'y trouvent côte à côte : l'Evêque de Montauban voisine avec l'ancien Ministre laïque SARRAUT ; un Député conservateur du Doubs et un Député socialiste du Rhône voisinent avec des militants communistes. L'appel des partants se fait ensuite et le convoi ainsi préparé est poussé à coups de pied au cul, sous la menace des chiens policiers et des gardiens du mirador, vers un enclos étroit comprenant un bâtiment ou, en temps de paix, on logeait l'effectif d'une compagnie. Si bien que lorsque les 2.300 captifs sont entassés dans ce bâtiment, il n'est plus possible, pour la plupart d'entre eux, de se coucher au même de s'asseoir. Il leur faut donc, jusqu'au lendemain matin, vivre par grappes, appuyés les uns sur les autres. Ceux qui arrivent à se coucher sont piétinés par ceux qui, au cours de la nuit, sont obligés de se déplacer pour des nécessités qui ne connaissent pas de loi. Car il faut ajouter que beaucoup de détenus sont atteints

de dysenterie, de sorte qu'au cours de la nuit s'établit un continuel va-et-vient pour essayer de rejoindre les W-C. qui sont constituées par deux ou trois gros bidons de carbure défoncés par un bout et placés dans le couloir latéral du bâtiment.

Ce couloir est lui-même occupé par les détenus groupés ou couchés côte à côte jusqu'aux abords immédiats des tinettes. Si bien que ceux qui ont la chance, à travers les ténèbres épaisses, de pouvoir s'approcher des récipients, trompés par l'obscurité, laissent tomber la marchandise sur le plancher, la piétinent et, en regagnant leur place, essuient involontairement leurs pieds aux vêtements des camarades couchés à même le sol.

D'autres n'ont pas la force de se retenir et lâchent tout dans le fond du pantalon ou bien déposent où ils se trouvent l'excédent qui les embarrasse. C'est alors de véhéments reproches de la part du voisin qui se trouve gratifié d'un pareil présent et qui, en se remuant dans l'obscurité, y plonge la main ou qui, en se tournant, se roule sur l'emplacement où un pauvre malheureux vient de lâcher malgré lui ce que ses entrailles ne pouvaient plus contenir.

C'est ainsi que s'écoule la dernière nuit passée à COMPIEGNE, et l'aube du 2 juillet apporte un apaisement à cette nuit de cauchemar.

Hélas ! aurait-on pu croire, à ce moment-là, que, quatre jours plus tard, 904 des nôtres auraient cessé de vivre dans des conditions qui dépassent en horreur tout ce qu'il eut été possible de concevoir.

Il est maintenant 7 heures du matin ; le convoi est rassemblé sur la grande place de « ROYAL-LIEU ». Le comptage dure jusqu'à 8 h. et .demie. Puis, enfin, le troupeau s'ébranle en colonne par quatre en direction de la gare. Chaque file de quatre reçoit au passage deux boules de pain et quatre petits saucissons qui devront constituer trois jours de vivres. Temps prévu pour le voyage entre COMPIEGNE et DACHAU.

L'arrivée en gare a lieu sans incident ; le train est prêt et chaque wagon reçoit un groupe de 100 à 110 déportés; puis les portes sont scellées après que le chef du convoi nous eut fait connaître que toute tentative d'évasion serait punie de la peine de mort et que si des absents étaient constatés dans un wagon à l'arrivée, les présents seraient également pendus. Sur ces réconfortantes paroles, les derniers préparatifs de départ s'achèvent et, vers 10 heures, le train s'ébranle sous un soleil de plomb et dans une atmosphère d'orage comme il est rare d'en voir.

Au milieu du wagon est placée la tinette qui, pendant tout le voyage, devra recevoir les « excédents », et, à côté, un tonneau de 225 litres environ qui constitue la provision d'eau pour le voyage.

Hélas ! cette eau avait été mise dans des récipients neufs et bientôt l'on s'aperçut que beaucoup d'entre eux avaient perdu un quart, la moitié et même les trois quarts de leur contenu par faute d'étanchéité.

Vers 11 heures, nous passons en gare de SOISSONS, puis continuons sur REIMS où nous arrivons entre 12 et 13 heure, et où nous faisons un arrêt assez long. C'est alors là que commence le drame, ou plutôt les drames, car chaque wagon constitue une cellule, et chacune d'elles connut son drame particulier. Quelques rares wagons n'eurent pas de morts ; quelques autres, cinq ou six, la plupart de trente à soixante-dix, et, enfin, un en eut quatre-vingt-dix-sept sur cent détenus qu'il transportait.

Le soleil, dardant ses rayons sur les wagons à l'arrêt, la chaleur devint en peu de temps intolérable. Tout le monde devient haletant ; chacun enlève d'abord son veston, puis sa chemise et, au bout d'une demi-heure, nous sommes tous en costume d'Adam. La température se fait de plus en plus lourde ; l'orage gronde au lointain ; l'atmosphère est chargée d'électricité ; l'air devient irrespirable, sauf pour ceux qui ont la chance de se trouver placés près des fenêtres et qui, maintenant, sentant la mort roder, s'y accrochent comme le naufragé à la bouée.

L'on entend alors des appels désespérés partir de tous les wagons : « Ouvrez-nous ! donnez-nous de l'air ! l'on meurt ici ! Au secours ! »

Mais nos geôliers se promènent impassibles sur le quai de la gare devant les wagons, et l'un d'eux répondit même en français à un camarade qui lui disait :
« Ouvrez-nous ou tout le monde va mourir. »
- « Il est trop tard pour y penser'. »

Dans le wagon voisin du nôtre, sous l'empire du désespoir, un jeune homme, rassemblant toutes ses forces, réussit à arracher les barreaux de la fenêtre et se disposait à sortir, mais la sentinelle qui était en face l'abattit sans crier gare et en blessa un autre qui était près de lui.

Dans le wagon que j'occupais avec bon nombre de Niortais, c'était le calme complet - je vous dirai pourquoi tout à l'heure. Aussi fut-il possible d'entendre les appels désespérés qui nous parvenaient des wagons les plus rapprochés et où se mêlaient les appels de détresse entrecoupés de cris stridents semblables à ceux de fauves en furie.

Les Allemands, voyant alors ce qui allait se passer, firent reculer le train sur une voie de garage qui, circonstance encore aggravante, se trouvait placée au pied d'une haie de grands peupliers de plus de 30 mètres de hauteur, face au midi, et d'où plus un souffle d'air extérieur ne pouvait parvenir jusqu'à nous.

C'est de ce moment la jusqu'à 7 heures du soir que la plupart de nos camarades trouvèrent la mort ou tombèrent pour ne plus se relever.

Comme je vous l'ai dit, chaque wagon a eu son drame particulier, et c'est pas les témoins oculaires que la reconstitution de cette horrible tragédie a pu se faire.

Dans l'ensemble, le processus a été à peu près le même dans chaque wagon constituant une cellule indépendante.

Dès le début de l'après-midi, dans tous les wagons où aucune discipline n'avait été observée, la provision d'eau était épuisée. La chaleur se faisant de plus en plus lourde, les individus dont les forces physiques étaient peu résistantes s'affaissaient sans connaissance et, au bout de quelques minutes, avaient rendu le dernier soupir ; d'autres haletaient, les yeux exorbités, et s'affalaient presque sans souffle, mais auraient pour la plupart échappés à la mort si un certain nombre d'entre eux n'étaient devenus subitement fous furieux sous l'empire de la soif et l'effet de la chaleur et, tels des démons déchaînés, s'armant alors de tout ce qui pouvait leur tomber sous la main, frappaient à tort et à travers, massacrant tous ceux qui essayaient de leur résister : à coups de poings, à coups de couteaux, à coups de bouteilles, etc ...

La folie atteignait parfois trois au quatre individus en même temps ; les discussions entre eux se tournaient immédiatement en bagarre ; les êtres les plus doux et les plus inoffensifs devenaient des lions déchaînés ; aucune raison ne pouvait les calmer ; rien n'était plus respecté ; une seule pensée semblait animer cette chair en délire : « détruire tout ce qui était devant elle ou se détruire elle-même ». C'est alors que, dans cette marche macabre, les mourants étaient piétinés et achevés par les coups reçus ; d'autres furent étouffés sous les morts. Et, hélas ! quand les fous ne s'entretuèrent pas tous entre eux, il fallut que les survivants les plus robustes arrivent à les maîtriser - je vous laisse deviner comment.

Dans un wagon, deux médecins s'étaient dévoués d'une façon sublime pour essayer de sauver leurs camarades et avaient réussi à préserver à peu près

tout le monde de la mort. Mais voici que, vers le soir, au moment où le danger semblait écarté, ils deviennent fous tous les deux, cherchent des histoires à tout le monde et, finalement, se prennent de querelle entre eux ; l'un d'eux, se saisissant alors d'une bouteille, la casse sur la tête de son antagoniste et le tue sur le coup. Puis, tournant contre lui le goulot de la bouteille auquel adhéraient encore de longues aspérités saillantes, s'en taillade la gorge et le corps jusqu'à ce que la mort s'ensuive, arrosant de son sang ceux qu'il avait, quelques instants auparavant, sauvés de la mort.

Dans un autre wagon, un inconnu, qui était resté possesseur d'un couteau, après en avoir lardé une bonne partie des occupants, s'ouvrit le ventre, à tel point que ses entrailles lui pendaient jusqu'au genou, et, dans cet état, il courait de long en large en chantant à tue-tête des choses incohérentes.

Je vous ai dit que dans un wagon il y avait eu 97 morts. Ces morts ont emporté avec eux le secret du drame qui les a anéantis. Les trois survivants se rappelaient seulement avoir perdu connaissance sous l'effet de la chaleur et d'avoir repris leurs sens au cours de la nuit suivante au milieu de 97 cadavres.

J'ai indiqué tout à l'heure que, dans le wagon que j'occupais, c'était le calme complet, et je vais vous en donner la raison.

Nous étions là 20 à 30 Poitevins qui me connaissaient tous depuis déjà assez longtemps.

Vers midi, au moment où la chaleur commençait à devenir intolérable, il y eut une ruée vers le tonneau d'eau et l'on s'aperçut qu'il était plus qu'à moitié vide. Comprenant alors le danger que nous courrions, tous les Poitevins me demandèrent d'assurer la discipline dans le wagon et de faire la répartition équitable de l'eau. Je n'eus pas de peine à faire comprendre à tous les autres les dangers qui nous menaçaient si nous perdions notre sang-froid.

Nous évaluâmes alors à chacun trois quarts de litre notre réserve d'eau. Il fut donc décidé sur-le-champ que chacun allait en boire immédiatement un quart de litre et que la prochaine distribution ne se ferait pas avant le soir à 7 heures. Puis l'autre quart serait réservé pour les deux autres jours de voyage. Je les fis ensuite asseoir tous, par rang, adossés à chaque extrémité du wagon, les jambes écartées, et le rang suivant assis entre les jambes de celui placé derrière lui.

Placés ainsi, 90 à 92 hommes peuvent tenir dans un wagon. Je fis placer ceux en surnombre debout, deux à côté de chaque fenêtre. Ces huit derniers se trouvaient, eux, avoir une place d'honneur, mais, en compensation, ils avaient pour mission, deux par deux, l'un à droite, l'autre à gauche, d'agiter en permanence une grande couverture qui ventilait ceux qui étaient assis, ce qui rendait l'atmosphère un peu plus respirable.

Il serait osé de croire que, dans cette situation, notre position constituait un paradis terrestre par rapport aux autres occupants du train, car c'est de justesse que nous évitâmes un drame comme celui des autres wagons. Néanmoins, nous l'évitâmes.

Vers 5 heures du soir, personne ne pouvait plus y tenir ; les hommes commençaient à demander à boire avec obstination. Je leur rappelais l'engagement pris : *à 7 heures seulement!* Les gens d'âge mur se résignaient plus facilement. Le plus tenace était un enfant de 18 à 20 ans qui avait été arrêté avec un camp de jeunesse et qui, les larmes dans les yeux, me suppliait de lui donner à boire. Je lui donnais toutes sortes de raisons pour le faire attendre .. Au début, d'une façon assez rude; mais devant sa détresse, je me sentais petit à petit attendrir ; lorsqu'enfin il me lâcha son dernier argument : « Vous n'êtes pas un père, parce qu'autrement vous ne me laisseriez pas souffrir ainsi. »

Je vis alors dans son regard tant de supplications malheureuses, tant de douleur innocente, tant de tressaillement dans toute sa chair qui sentait sans doute pour la première fois la véritable souffrance, accompagnée de la douleur morale de se sentir en cette heure loin de sa famille qu'il avait peut-être quittée pour la première fois, que, dominant mon émotion, je lui dis : « Eh bien, c'est entendu, nous allons boire un coup. »

Cet attendrissement de ma part faillit provoquer In catastrophe.

Aide de quelques camarades, nous plaçons le tonneau horizontalement sur la tinette, la bonde tournée sur le coté, et la distribution commence. La soif est intense; les yeux sont sortis des orbites ; les visages, sur lesquels la sueur perle sans arrêt, sont cramoisis; les bouches sont pour la plupart grandes ouvertes, la lèvre inférieure pendante, les regards fuyants, tel le moribond dont l'âme a déjà quitté ce monde.

Chacun voulant essayer de se faire servir au plus tôt, tous les occupants du wagon sont immédiatement debout; les préposés à la ventilation arrêtent leur besogne. Cette masse de chair suante qui se remue provoque à la fois une chaleur supplémentaire et un air de nausée qui rend l'atmosphère encore plus

difficile à respirer.

La distribution était à peu près à moitié faite quand, tout à coup, un camarade s'abat, puis un deuxième. Je les fais tirer près de la fenêtre, on les ventile immédiatement; quelques instants après, ils reviennent à eux; mais en voilà un troisième, puis un quatrième qui s'affaissent de nouveau; on leur applique le même remède. Au bout de quelques instants, ils ont également repris leurs sens.

La distribution tire maintenant à sa fin. Il n'en reste plus que cinq ou six à servir. Je sens que je ne pourrai pas aller jusqu'au bout. Je donne la mission de poursuivre la distribution au camarade le plus proche et je vais me placer quelques minutes le nez à la fenêtre. Je reprend le dessus et je reviens m'asseoir à ma place.

A peine installé, quatre nouveaux camarades perdent connaissance. Eux aussi nous arrivons à les ranimer.

Il est maintenant 7 heures ; la température s'est un peu rafraîchie; de gros nuages cachent le soleil; l'orage gronde au lointain; il est permis de penser que le danger est écarté et que la fraîcheur de la nuit va remettre tout en ordre.

Depuis plus d'une heure, j'examinais avec anxiété un bon camarade niortais qui s'était assis sur le rebord de la sempiternelle tinette, et dont les pensées semblaient totalement absentes. La nuit était proche. Les ténèbres commençaient à envahir le wagon . Je lui dis : « Alors, comment vas-tu ? La fraîcheur arrange un peu les choses ? » - « Oh ! moi, répondit-il, je ne trouve pas qu'il fait chaud. Mais je voudrais bien avoir une gamelle, et je ferais comme je faisais en Syrie à travers les sables; je pisserais dedans et je le boirais. »

Devant ce désir fantasque, je compris tout de suite que chez ce brave camarade la machine ne tournait plus rond.

A ce moment arrive un client pour la tinette qui lui demande de bien vouloir se mettre à côté, mais notre ami ne l'entendait pas ainsi; et lui, qui est l'homme le plus doux du monde, lui dit : « Fous-moi le camp de là ou je te casse la gueule ... Tu ne vas tout de même pas chier dans la cuisine roulante. !) L'autre ne comprit pas tout de suite l'état dans lequel se trouvait son interlocuteur, et une discussion dont le diapason s'élevait de minute en minute eut vite fait de pousser le premier à une exaspération extrême, au point que, pendant un moment, je me suis demandé si la bagarre que nous avions évitée jusqu'à présent n'allait pas devenir inévitable. Je fis donc comprendre

à celui qui, en cet instant, était le plus sensé d'avoir à se taire pour apaiser son contradicteur. Ce qu'il fit. Mais tout ne rentra pas dans l'ordre pour cela.

Notre brave ami ne voulait plus maintenant quitter sa tinette, qui, pour lui, était, sa cuisine roulante, et son désir d'avoir une gamelle pour recueillir son urine et la boire devenait une véritable obsession.

Me trouvant placé au centre du wagon, le dos tourné à la porte et près d'une extrémité, je venais de me rendre compte depuis un moment que le train roulait à assez vive allure, qu'un petit courant d'air frais et bienfaisant se glissait par le joint de la porte vers l'intérieur du wagon. J'essaye alors de convaincre notre imaginaire cuisinier qu'il faut abandonner sa place et prendre la mienne. Il s'y refuse obstinément. J'arrive cependant à le faire déplacer du centre du wagon jusqu'à mes cotés, où il se place debout, un bras appuyé à la paroi. Il a la tête à 20 centimètres du courant d'air, mais ne veut en tirer profit. Je me lève alors, je lui prends doucement la tête et lui pose le nez sur la fente en lui disant : « Regarde donc dehors les éclairs qui déchirent le ciel », et, de force, je le maintiens dans cette position pendant quelques instants. L'effet fut salutaire ; il ne chercha pas à ramener sa tête en arrière et, une demi-heure après, la raison était revenue. Je lui donnais alors ma place pour qu'il puisse s'asseoir et, quelques heures plus tard, notre homme était redevenu normal.

Le lendemain matin, à l'aube, nous n'étions encore qu'à REVIGNY. Le temps était toujours orageux, mais beaucoup plus frais, et une petite ondée marqua les premières lueurs du jour.

Le train fut alors refoulé sur une voie de garage au milieu des champs. Puis nous entendîmes les portes du wagon voisin s'ouvrir en même temps qu'une odeur pestentielle envahissait le nôtre. Quelques hommes en descendirent que l'on dirigea au milieu d'un champ de betteraves en bordure de la voie. Puis l'on nous fit descendre à notre tour pour rejoindre les camarades. C'est alors que nous primes conscience du drame qui venait de se dérouler. Tous les morts furent rassemblés dans les mêmes wagons et, en repartant de REVIGNY, un wagon sur cinq ne contenait plus que des cadavres.

Fort heureusement pour les survivants, les jours qui suivirent furent plutôt frais, et l'insolation

entre-coupée de quelques averses, car maintenant il ne restait plus une seule goutte d'eau à boire.

La pluie se mit à tomber au départ de REVIGNY. Pendant la matinée, elle fut assez abondante. Projetée par le vent, les gouttelettes, décrivant un trajet oblique, arrivèrent, sur un côté du wagon, à pénétrer à l'intérieur. Aussitôt, toutes les mains se tendirent et, dès que l'une d'elles en avait recueilli pas même la valeur d'un dé à coudre, la langue venait la débarrasser de ce précieux breuvage en la léchant dans tous les sens.

L'un d'entre nous avait un livre; aussitôt, l'idée lui vint, avec chacune de ses pages, de faire de multiples petits cornets, puis de les glisser dans les trous du grillage de la fenêtre en maintenant la pointe en bas et de recueillir l'eau qui s'écoulait goutte à goutte à la base. Mais le manque de récipients pour recevoir le divin liquide fit abandonner le système, d'autant plus que le papier perdait vite sa consistance et tombait lui-même en déliquescence.

Le troisième système, et qui s'avéra le plus efficace, fut de placer devant la fenêtre les mouchoirs, serviettes, chiffons de toutes sortes, et de les sucer après imbibition.

La toiture des wagons, mal jointe, laissait passer quelques filets d'eau, que cent bouches altérées essayaient d'attraper au passage. La moindre goutte suintant à travers les planches était épongée du bout du doigt et portée à la bouche.

La pluie dura la majeure partie de la matinée. Le voyage en fut sérieusement adouci. L'après-midi, le soleil fit son apparition de façon intermittente et le temps redevint orageux. Vers 2 heures de l'après-midi, le train, circulant alors très lentement, l'atmosphère devint de nouveau irrespirable. Cette fois, ce n'était plus par excès de chaleur, mais par l'odeur qui se dégageait des cadavres dont la décomposition se produisait avec une rapidité extraordinaire par suite du temps orageux et peut-être de la façon aussi dont la plupart étaient morts.

L'odeur devint si forte qu'à chaque arrêt le convoi ne fut plus admis à séjourner en gare et arrêté avant ou après la station.

Vers le soir, dans une gare dont je ne me souviens plus le nom, les cadavres furent recouverts d'une couche de chlorure de chaux, mais comme les morts étaient entassés sur un mètre d'épaisseur et que leur décomposition allait de jour en jour en s'accroissant, ce n'est qu'au terme du voyage que l'air devint plus respirable.

Au crépuscule de notre deuxième nuit de voyage, nous arrivons en gare de NOVEANS.

Pendant plusieurs heures, nous sommes relégués sur une voie de garage. La nuit est plutôt fraîche. Nous reprenons nos pantalons et nos chemises que nous avons quittés depuis la veille, et, malgré la soif ardente qui nous tenaille, nous essayons de manger, ce à quoi personne n'avait pensé depuis le départ. Nous nous rendons alors compte que nos saucissons sont en décomposition et qu'il n'y a plus qu'à les jeter par la fenêtre. Le pain est desséché et, par surcroît, il a pris un goût cadavérique qui ne le rend pas très appétissant. Néanmoins, plusieurs d'entre nous en prennent une bouchée, mais, au bout de dix minutes, il ne leur reste plus qu'à la rejeter ; nos corps sont à tel point déshydratés que les glandes salivaires sont complètement sèches et qu'il est impossible de trouver la salive nécessaire pour pouvoir mastiquer.

Devant cet échec, nous prenons la décision d'essayer de dormir, et, la fraîcheur de la nuit aidant, brisés par tant d'épreuves successives, la plupart d'entre nous arrivent à s'assoupir. Mais voici qu'au milieu de la nuit la porte s'ouvre avec fracas; un officier allemand, botté et cravache en main, fait irruption à l'intérieur. A coup de cravache, il pousse tous les occupants dans un bout du wagon, puis, par deux au trois, il nous repousse vers l'autre bout. Nous apprenons un peu plus tard que c'est celui qui, maintenant, doit nous conduire jusqu'à DACHAU, et qu'il vient de nous compter.

D'après les recoupements, il y aurait déjà eu à ce moment-là plus de cinq cents morts.

Nous repartons dans la nuit et, dans la matinée, nous passons à SARREGUEMINES où l'on nous donne une soupe chaude et un demi-litre d'eau. Malheureusement, la distribution ne fut pas faite à tout le convoi.

Seule la queue du train bénéficia de cette largesse teutonne. Si bien que dans les wagons où l'on avait le plus souffert, la mort continua lentement pendant les quarante-huit heures qui suivirent et le nombre des morts atteignait 904 en arrivant à DACHAU. Il n'est pas douteux que cette fin de parcours s'étant effectuée par un temps frais et calme, si l'ensemble du convoi avait été ravitaillé en eau à Sarreguemines, il ne se serait plus produit de décès jusqu'à Dachau.

La nuit suivante, nous étions à AUGSBOURG, le mercredi à midi à MUNICH, et, enfin, vers 3 heures de l'après-midi, le train stoppait devant une petite gare où se détachait ce mot lugubre : « DACHAU » .

Tout le long de notre voyage, nous étions demandé où l'on allait bien nous conduire. A Munich, nous pensions que Dachau était le terme de notre voyage, mais maintenant il n'y avait plus de doute possible. En effet, quelques instants plus tard, les portes de nos geôles ambulantes s'ouvraient toutes grandes, et, après un bref rassemblement qui ne dura guère plus d'un quart d'heure, groupés en colonne par cinq, nous prenons le chemin du camp distant d'environ trois kilomètres de la gare.

Vous décrire le misérable troupeau que nous représentions à la descente du train serait chose impossible.

Réfléchissez à ce que pouvait être l'état moral de gens qui venaient, dans cette tragédie, de perdre un fils, un frère, un proche parent et certains leur père. Pensez à l'état physique des jeunes gens ou des vieillards qui, depuis quatre jours, n'avaient ni bu, ni mangé, et qui étaient toujours sous l'emprise d'une soif ardente, *qu'il leur faudra encore au moins huit jours pour pouvoir apaiser,*

Toute cette troupe, hâve, les vêtements chiffonnés, harassée de fatigue, le cerveau égaré, marchait vers son destin, triste et baissant la tête.

Mais, bientôt, les S.S. allaient nous montrer que la « race des Seigneurs » n'entend pas que l'on s'abandonne de la sorte et, après nous avoir meurtris dans notre chair, c'est à notre âme que l'on allait s'attaquer.

A peine arrivons-nous devant la porte monumentale du camp qu'un commandement sec retentit : « Achtung, Mützen Ab ! », ce qui se traduit de la façon suivante : « Attention, chapeau bas ! »

La plupart comprirent et retirèrent leur coiffure avant d'arriver devant l'officier S.S. Mais un certain nombre, perdus dans leurs pensées, continuèrent leur chemin en conservant leur couvre-chef sur la tête.

Alors, deux S.S., placés de chaque côté de la colonne, avaient pour mission d'arracher brutalement la coiffure de celui qui l'avait oubliée sur sa tête et de la piétiner; puis d'administrer au délinquant une paire de gifles et un grand coup de botte au cul.

Et c'est par cette humiliation supplémentaire qu'un grand nombre de nos camarades franchirent les portes de l'Enfer concentrationnaire.

Ainsi se terminait la première étape d'un calvaire. Une autre allait commencer, aussi meurtrière, aussi perfide, cette fois avec tous les raffinements de cruauté que peut permettre la science mise au service de brutes sanguinaires, au matérialisme répugnant et démesurément orgueilleuses.

Pendant huit jours durant, sans arrêt, l'âcre fumée des fours crématoires obscurcit le camp, et de 904 des nôtres il ne restait plus que le souvenir.

Puisse ce souvenir se perpétuer dans les générations futures, et que sa présence au cœur des hommes soit toujours là pour arrêter les bras de ceux qui pourraient encore être tentés de faire renaître de *nouveaux DACHAUS*.

Sainte-Pezenne, le 30 mars 1950

H. Lambert

Au cours des années 1947 à 1949, Henri Lambert a été appelé à témoigner au Tribunal Général de Rastatt en Allemagne.

Il a témoigné pour une information ouverte contre Michel Adolf pour crime de guerre et contre les anciens gardiens du camp de Vaihingen.

Le tribunal de Rastatt était sous le Gouvernement Militaire de la Zone Française d'Occupation.